

La Route du Rhume

(15 juillet 2003 – 12 août 2003)

15 juillet,

Je ne sais pas quand une aventure comme celle-là commence pour de vrai. On pourrait dire que ce n'est qu'une fois les amarres larguées, quand le bateau commence à se mouvoir ; on peut aussi imaginer le début dans un supermarché quand on dépose dans le caddie la bouteille de rhum et le saucisson. noir et blanc la mention.

Probablement le véritable début de cette histoire, nous envoie une quinzaine de jours plus tôt. Nous sommes depuis peu des célibataires en peine et sur la tombe de nos histoires sentimentales, on ne veut pas laisser de fleurs, mais fermer le couvercle, hop, et partir au plus vite, ne pas s'appesantir sur ce qui aurait été possible et lever l'ancre, profiter de cette tristesse pour se lancer dans un truc chouette en l'occurrence entre vieux copains. La porte de sortie s'appelle le tour de Bretagne sur un petit rafiote à peine habitable de cinq mètres cinquante. Une odyssée en miniature. Nous, c'est moi et Antoine, un très vieux copain ; quand on s'est rencontré pour la première fois, il portait un tee-shirt orange et beige sur lequel était brodé un grotesque sourire et la mention Youpi-choupi parachevée d'un majestueux point d'exclamation. On est devenu très vite de bons copains.

Tout est prêt. Le bateau est chargé, les béquilles sont rangées, les voiles sont envoyées. L'amarre tombe, le bateau prend son aire, glisse sans bruit. Il fait beau, la mer est belle. Nous quittons la baie de Pommelin en douceur, le vent est très faible. C'est la première sortie du moussaillon, Il regarde les alignements qui défilent paisiblement, les rochers qui se rapprochent, se croisent puis s'éloignent, Il contemple l'espace autour de lui, le compare à la surface du bateau ; une si petite chose, qui nous emmène où l'on veut, au gré des mouvements de la barre. En quelques mots, nous sommes bien, vraiment bien, et nous avons toute la Bretagne

devant nous. Après l'entrée du Trieux, nous prenons le chenal du Ferlaz, le Kerpont et mouillons sans encombre à Bréhat. La croisière s'annonce pleine de promesses. Une fois débarqués pour une petite ballade, nous découvrons une île plutôt déserte. Sur la place du bourg Tristan ne trouve pas ses anciennes connaissances. Déception. Une petite bière à la Marie-morgane nous console un peu. Sur la table d'à coté, trois nymphes sirotent une boisson estivale. Espoir : néant. La faim se fait sentir. De retour au bateau pour le festin du soir, nous constatons qu'il n'y a pas de briquet à bord : Le paté Hénaff (Hénaff is enough) accompagnera les premières festivités gustatives de notre épopée gastronomique. Repus, nous décidons de profiter des folles soirées bréhatines. Mais la place du bourg fait penser à un remake breton de western, avant le duel. Les magasins, les restaurants, les bars, tout est fermé. Nous nous rabattons alors un peu à l'extérieur pour une 2^{ème} bière dans le bouge local : l'Enez Vriad. On croit d'abord l'endroit fermé. Les lumières de la salle sont éteintes, toutes les chaises sont vides. La perspective est assez sinistre. Une lueur émane quand même du comptoir. Un petit groupuscule (des membres du centre nautique local) boit un coup autour du barman. On dirait un bistrot corse pendant la préparation d'un attentat. Nous entrons timidement. Tout le monde se retourne, et c'est le silence. Nous commandons une mousse pour justifier l'achat d'un briquet. Allez, il reste plus maintenant qu'à la boire discrètement sans faire de bruit. On ne chantera pas « Jean Françoué de Nantes » debout sur les tables ce soir là. Avant de retourner à bord, nous Profitons du joli ciel nocturne pour contempler les plus jolis points de vue de Bréhat (La chapelle, Le rocher...) . Spectacle d'une beauté rare, presque trop pure. Le temps s'arrête, quelques secondes, en suspens.

Nous rentrons trouver les vertus et les bienfaits du sommeil. Un orage éclate pendant la nuit, le tonnerre grogne, les éclairs pleuvent ; ils ont du effrayer le marchand de sable.

16 juillet,

Au petit matin (trop petit pour nous en tout cas) le réveil est laborieux. Lorsque nous ouvrons les yeux, nous avons déjà le sentiment que la journée sera trop longue pour nos muscles ankylosés et notre cerveau en berne. Cette première nuit s'annonçait prometteuse quand nos paupières se sont fermées, Elle nous a menti. Nous levons la tête, vaseux, incrédules devant notre entourage si peu familier. Des couchettes de trente centimètres de large à l'extrémité où repose notre tête, des sacs sur toute la surface à l'avant, et pour seul plancher, l'eau salée qui s'est accumulée dans les fonds depuis le départ. Pourquoi sommes nous dans cette boîte à sardine, au juste ? Avons-nous mesuré qu'il faudrait sans doute supporter tout cela au moins trois semaines, peut-être un mois ? A deux qui plus est ? Le vent cingle dans les haubans. Nous ouvrons le capot pour nous mettre au parfum. Un temps de chien ; une pluie persistante et glacée, un vent à décorner les bœufs (force 8). Une nouvelle visite de Bréhat semble s'imposer naturellement. Nous traversons l'île nord, puis mangeons deux sandwiches sur le muret de la place du bourg. Le capitaine retrouve d'anciens compagnons : David Stéphane, Manu. Il trouve aussi la belle Mathilde, qui est revenue. Cette dernière nous accorde de l'attention et nous irradie de sa joie naturelle. Espoir ? Néant. Sur une table à côté de nous, trois nymphes sont accompagnées d'un bienheureux Mister Bean. Trop d'injustices en ce vil monde ; nous décidons de rentrer au bateau. = un aviron cassé par le fougueux Tristan. Après de vaines tentatives désespérées, décidons de fêter notre premier échec avec une petite collation mousseuse en compagnie de Mathilde qui est encore revenue. 00h30 : deuxième tentative d'atteindre le bord à la pagaie réussie. Regagnons le navire Harrassés, la vie du marin commence...

17 juillet,

Bréhat - Tréguier

Par delà le sillon du Talbert, et le phare des Héaux de Bréhat au nord, Par delà l'anse de Bréhec au sud, nous quittons la région que la famille du capitaine appelle « Le Jardin ». C'est la région qui avec ses myriades d'abris et d'îles, mais aussi ses courants forts, a vu nos premiers

balbutiements de voile, nos premiers déboires de capitaines, nos premières aventures marines autant qu'amoureuses. Au-delà des ses frontières, il nous a toujours semblé que nous quittions le pays pour le vaste monde. Les abris se font plus rares, la houle vient d'Islande. Les rochers noirs acérés comme des pics à l'ouest de la moisie forment une sorte de frontière. Nous sommes coincés au mouillage de La Corderie depuis deux jours, il nous tarde d'ouvrir enfin les portes. Avant de lever l'ancre, nous contactons la boîte vocale de météo France. Le temps s'annonce franchement maussade, et l'horizon au nord nous apparaît saturé de nuages peu engageants. Nous décidons néanmoins de tenter la traversée pour Perros-Guirrec. Dans le chenal de la moisie, qui nous amène devant le phare des Héaux, nous découvrons une mer particulièrement mauvaise. Nous progressons avec difficulté contre un vent violent. Le vent contre le courant lève une mer affreuse aux formes chaotiques. On croirait de l'eau qui bout dans une casserole trop petite. Dans le raz de la Moisie, des creux de trois mètres s'effondrent de tous les côtés contre les flancs du bateau. Les vagues atteignent les deux tiers de sa longueur du bateau. Au rythme des balancements, le teint du moussaillon s'éclaircit. Depuis le poste de barre, on peut observer les oscillations de son dos inerte, bâbord, tribord, bâbord... Ses forces le quittent progressivement et il doit rester assis à l'intérieur du cockpit pour ne pas tomber à la mer. Lorsqu'il vomit, ses contractions abdominales sont lentes et faibles. Sa pauvre tête semble pendouiller le long du bordé. Il crache alors tout ce qu'il ignorait jusque là et suggère une arrivée prompte au port le plus proche, du bout des lèvres sur lesquelles pendent encore quelques relents stomacaux. Le capitaine aimerait continuer la route mais il plane à bord comme un air de légitime mutinerie. Nous abattons vers le sud où nous attend le havre de Tréguier. En entrant dans la rivière du Jaudy, l'équipier reprend des forces. Le baptême du feu est terminé (pour ce jour là, du moins). Une fois amarrés le long du catway, deux navigatrices Belges nous invitent dans leur yacht. Elle sont étonnées d'apprendre qu'avec une si petite bicoque, nous sommes passés au large du phare. En mer, leur anémomètre leur indiquait ce jour là des rafales à

trente-deux nœuds. Nous trinquons avec les charmantes demoiselles (4 x 25 ans à elle deux) qui nous offrent de partager leur whisky et leur bière autour de petits canapés improvisés. Nous levons nos verres : « santé bonheur, santé bonne humeur, sexe et volupté, passez un bon été. » Nous contemplons ébahis le luxe que peut offrir ce voilier de neuf mètres, mais nous sommes tous les deux très fiers de leur montrer par la suite notre chez nous minuscule où aucun centimètre carré n'est inutile. Nous profitons du port pour prendre une douche et nous ravitailler en essence. Avant de manger la conserve du soir, nous partons la nuit tombante pour mouiller à la Roche Jaune.

18 juillet,

Tréguier – Ile Grande.

Vent est très faible et dans la gueule. Partis au moteur devant les Sept Iles. Mouillage à Pors Gelen. Club de voile, espoir : néant. Apéro au bourg (2 kilomètres away)

19 juillet,

Ile grande – Ile de Batz.

Temps annoncé : force 3 – 4. Petit vent dans la gueule au début, forcissant force 5, puis 6-7 avant l'Ile de Batz (ou est la Méloine ?). Tit resto ; dodo.

20 juillet,

Temps annoncé mauvais : force 5-6 (dans la gueule) visitons Roscoff : nymphes, espoir : néant. Des gamins jouent avec l'annexe les rames sont retrouvées plus loin sur la plage. Faisons connaissance avec un pêcheur très sympa. Ile très belle.

21 juillet,

Mauvais temps, nous décidons de rester à Batz une journée de plus.

Visite complète, sandwich + taboulé sur route bucolique. Espoir camping !

Age : 14 ans = espoir : néant. Reggae Bédou from daz vranega. Arzon

diwan da pérotin Breizhoneg de orgasme ar raguenez meur. Bilan : zvranege.

22 juillet,

Batz – Aber Vrach.

Beau temps, vent modéré dans le pif. Nous tirons tranquillement des bords du matin jusqu'au soir. Nous connaissons l'existence d'une petite passe à travers les roches mais c'est un goulet étroit avec un fort courant traversier et nous n'osons pas nous y aventurer. Un grand yacht classiques nous ouvre la voie et nous suivons de très loin sa trace, les yeux concentrés sur la morphologie des roches et sur notre petit guide nautique ou les alignements sont dessinés. Le passage n'est large que de quelques mètres et nous pouvons voir dans la transparence de l'eau l'image de quelques rochers qui ondulent comme des fantômes sous la surface. Un frisson nous parcourt l'épine dorsale. Nous nous amarrons sur une bouée, et gonflons l'annexe pour débarquer. Une fois à terre, le capitaine appelle Maeva, une ancienne conquête. Cette dernière ne montre au téléphone aucun enthousiasme à l'idée de venir nous rejoindre. Elle se perd dans de piteuses excuses(distance en voiture, fatigue...) La déception est grande. Nous avons passé 11 heures en mer, nous aussi sommes fatigués, mais nous avons rangés nos états d'âme au placard pour voir la demoiselle et lui offrir ce qui nous restait d'énergie et de bonne humeur. Je l'imagine dans ces chaussons avec une tisane et un feuilleton qui doit bien valoir notre amitié. Nous partons chercher un commerce dans les environs pour nous ravitailler. Après une heure à marcher le long d'une départementale déserte. Il faut se résigner ; nous sommes au milieu de nulle part.. La consolation nous vient d'un PMU sale et moche. A l'intérieur, quelques piliers de comptoir finissent leur grapillru ou leur Amstel. NRJ tente de nous transporter sous les palmiers avec les derniers tubes de l'été. L'ambiance est vraiment glauque. En partageant un jus houblonneux nous nous divertissons d'une partie de billard. La chose faite, Un autochtone nous invite à converser et nous partageons un bon moment sur le thème des vieilles coques en bois qu'on entretient

avec amour. Sur le chemin qui nous ramène vers le bateau. nous croisons un Club de voile en fête Les garçons et les filles sont déguisées en femmes. Nous traversons cette soirée abreuvée qui malheureusement ne nous regarde pas Ils partagent leurs souvenirs accumulés pendant la semaine, les couples se tiennent bras dessus bras dessous, les célibataires ont les hormones en feu ; c'est la soirée de leur dernière chance. Pour nous, espoir : néant. Nous quittons le port avec notre bouiboui flottant sous les acclamations du public de la jetée. Je pense que nous aurions aimé en être. De retour dans l'Aventure, nous nous sentons isolés. Des rires nous parviennent en résidus épars ; ils contrastent avec l'enveloppe sonore intime de notre intérieur, le frottement des coffres quand on les ouvre, le cliquetis de l'eau contre la coque, le froissement des sacs de couchage, nos respirations...

23 juillet,

Aber Vrach – le Conquet.

Entre la région des abers et Le Conquet, il existe un chenal qui se prénomme

Le Four, en référence au célèbre phare. Sur l'un des plus célèbre clichés de Philippe Plisson, on voit le bâtiment noir écrasé sous d'immenses déferlantes. Le passage du Four, harcelé par des courants très forts et une mer parfois monstrueuse, force le respect des marins bretons. Un réveil vers 8h nous fait découvrir une grisaille humide. Ce matin là, le ciel est plombé, et l'air exhale quelque chose d'aigrelet. Le moussaillon salue la journée qui commence d'un « hmmm ! Pas très beau aujourd'hui hein ? »

Debout sur le cockpit, Le capitaine écoute La météo sur son portable. Ses traits sont tendus et ses sourcils froncés indiquent une intense réflexion. Il baisse les yeux quelques secondes et observe le silence. Le téléphone pend au bout de ses bras balans. Antoine dubitatif interroge :

-Alors, c'est bon ?

-Ouais ouais, c'est bon, sans problème... On aura peut être un peu de bruine... et une bonne brise...

Jamais une étape n'aura été plus atroce. Force 6 dans la gueule en compagnie d'une petite brume de chaleur printanière comme on dit en Ecosse. 11 heures de pure souffrance. Nous appareillons à 9 heures pour avoir la renverse au large du phare. 9h et demie, nous sommes parfaitement trempés mais nous jouissons d'une bonne demie heure avant les premiers grelottements. Il est dix heures et Nous devinons les roches de Portsall loin devant. Nous sommes partis trop en avance et le courant est contraire. La mer est très dure et il n'y a aucun voilier autour de nous. Sorti de la brume, nous croisons un grand catamaran qui descend d'Angleterre. Son jeune propriétaire est stupéfait de nous rencontrer sur son chemin ; il lève son pouce en signe d'admiration. Nous ne sommes pas peu fiers et lui rendons un sourire plein d'orgueil, l'espace d'un instant, car en quelques minutes il disparaît derrière, nous laisse seuls avec notre calvaire, et le chaos prend forme. Pendant cinq heures, nous restons sur place. Les creux sont énormes et il faut négocier chaque vague avec beaucoup d'attention pour éviter des chocs violents quand après la montée la coque vient s'écraser sur l'eau. Un mur de pluie nous tient en otage et peu à peu, nos sourcils deviennent perméables, nos yeux se remplissent et en quelques secondes, il devient impossible tout simplement de les ouvrir. Nous barrons à l'aveuglette en essayant de sentir les mouvements du bateau. Nous sommes cramponnés dans un état second. Quelques heures de ce traitement entament sérieusement l'enthousiasme de l'équipage. Le capitaine essaie quelques traits d'humour divers pour remonter le moral des troupes. Le résultat est peu probant. De boutade en blagounette, il voit le moussaillon se déconfire, à mesure que ses mains bleuissent et que ses dents se mettent à claquer. Des paquets de mer lui tombent sur la figure, ses lèvres dégoulinantes se resserrent avec haine avant de cracher. On peut l'entendre suggérer à mivoix : « bon, euh, on va peut-être se trouver un petit port dans les parages, là, comme ça on sera mieux. » Le moral gonflé comme un raisin sec, nous parvenons devant le Four, par intermittence car la visibilité sous les torrents ne dépasse pas quelques centaines de mètres, et chaque bord au large nous laisse seuls sur, avec, entre, dans, sous... les vagues et la

pluie que nous différencions avec effort. Antoine, hardi moussaillon, essaye de cacher sous un grand voile de pudeur son enthousiasme. Il suggère de nouveau une arrivée prompte dans le premier port venu. Les creux de trois mètres assoiffent le bateau qui dévisse le bouchon et vide la bouteille de rhum. Le capitaine aperçoit le havre de Pors Poder où habite Maeva, mais ne connaît pas la passe pour entrer. A ce moment, il aperçoit les deux piquets vert et rouge qui balisent l'entée. Faut-il arriver par le nord ou par l'ouest ? L'espace d'un instant, il veut y croire et tenter par le nord en suivant l'adage qui souligne la prépondérance de la mer sur les cailloux. La volonté d'en finir s'empare de lui. Le combat est trop dur. Il se ravise toutefois et décide de continuer encore 5 ou 6 heures pour arriver au Conquet. Avec la renverse, la visibilité s'améliore et la mer se calme un peu. Nous apercevons alors un Armaniac, voilier majestueux de huit mètres cinquante. De loin, ses mouvements semblent amples et doux. Il nous dépasse, indifférent, comme un fantôme paisible, et continue sa route vers le sud. Nous arrivons au port dans la soirée les nerfs très ... calmes très ... tranquilles. Petit resto requinquant, irréel. Quatre nymphes à la table d'à côté. Espoir : néant. Au retour l'annexe est dégonflée et le gonfleur volé. Loin des vitupérations du capitaine le moussaillon aux ressources étonnantes utilise ses dons de bassoniste pour insuffler le gaz salvateur dans les boudins du frêle esquif. Dodo. Des mois plus tard, en regardant sur une carte, nous verserons une goutte de sueur froide : si nous avons pris la passe, nous nous serions probablement écrasé sur les roches d'Argenton. Les deux piquets étaient pourtant là, à quelques centaines de mètres.

24 juillet,

Le Conquet - Audierne.

Partons vent portant force trois mollissant jusqu'à pétrole avant Audierne prenons la passe recommandée par Le Didi : Le Trouz yard. Nous sommes avalés par le courant et passons la pointe du raz en une minute dans un vrai torrent. Le bateau avance sur le fond mais recule sur l'eau devant les rouleaux. Un guide écrit sur ce passage : « il est conseillé de tenir très

fermement la barre mais cela ne pose généralement pas de problème car le barreur reste tétanisé et ne peut pas bouger. » les sensations sont dignes d'Aqualand. Vent très faible à nul, nous arrivons au ponton d'Audierne à la godille. Devant nos bonnes têtes, le capitaine du port nous offre la nuit et la douche gratis. Pizzeria et dodo bien mérité pour l'arrivée en Bretagne sud.

25 juillet, (annoncer erreur météo à l'avance)

Nous devons tôt le matin céder la place à « la route de l'amitié » (les copains mais entre eux). Ne voulant pas abuser de l'hospitalité et de la gentillesse du voisinage de ponton nous appareillons sans hâte il est vrai (vent annoncé force 6).

Sommes rattrapés in extremis par le joyeux capitaine de port déconseillant d'une voix hurlante de sortir ce jour mais le lendemain (vent force 1-2 annoncé). Toutefois, ce dernier est touché par notre obéissance disciplinée ; une seconde nuit nous est par conséquent offerte. Vaquons à nos occupations (Sieste du capitaine, lecture de l'équipier) Nymphes au service du bar, espoir : néant malgré regards échangés. Cependant que le soleil brille et qu'une très douce brise de chaleur agite à peine nos cheveux (propres), partons en vadrouille en quête d'un improbable centre Leclerc. Grâce au capitaine, perdons 1/2 heure pour le trouver dans des chemins tout aussi improbables (2km). Petite boîte et discussions philosophiques au soleil.

26 juillet,

Audierne – Concarneau.

Découvrons avec torpeur au levé un ciel inspiré de l'hiver écossais. Décidons de partir. Une petite brise (force 6) nous pousse délicatement au mouillage de Sainte Evette attendant Audierne petit déjeuner bercés par la houle généreuse qui pénètre la baie. Tentons néanmoins un départ. Rasons la baie d'Audierne. Mer agitée (creux jusqu'à 2,5 mètres) visibilité 500 m. Commençons notre sortie le vent dans la gueule pour changer. Abattons à 16h30 alors que la pointe de Penmarch est au sud. Le safran

fait des siennes, mettons à la cape 5 fois pour réparations de fortune avant de s'introduire vers 21h une fois de plus douchés sous l'accueil chaleureux de Concarneau. Arrimons le navire au milieu de yachts de 10 à 15 mètres. Le capitaine et son équipage ont la légère impression de passer pour des gitans inopportuns. Un coup de fil à la famille la soulage d'une certaine angoisse. Mangeons un cassoulet festif sous le regard dédaigneux d'ont l'intelligence et l'âge n'est pas sans rappeler une chanson de Jacques Brel. Buvons un coup avec Guillaume en regardant les trémoussements d'une nymphe quinquagénaire au poil ras (espoir : grand, motivation de l'équipage : néant).

27 juillet,

Vers 14h 15, une visite fortuite de la famille du capitaine autour d'une bouteille de vin, d'un taboulé et d'un poulet encore tiède nous permet de faire partager toutes ces joies que nous avons vécues. C'est le moral regonflé que nous les voyons partir. Après une courte visite de la ville close où quatre bambins en délire s'agitent devant quatre rockers en faillite, le fidèle blot regagne le bord quelque peu indisposé. Le capitaine se lie d'amitié avec un océanographe qui lui offre quatre cartes marines. Après une collation d'ordre alcoolisée le capitaine regagne le bord la joie au cœur, impatient d'annoncer la nouvelle acquisition. Il découvre alors les restes de ce qui fut jadis un Blot gaillard et hardi. Après un succinct diagnostic visuel, ce dernier décide d'aller mander un improbable guérisseur cependant que survient le premier dégobillage. Le docteur pochard (c'est vrai) ausculte succinctement et annonce une pharyngite. Le capitaine après avoir assisté au second dégobillage, s'en va faire ouvrir la pharmacie de garde par l'entremise de la marée chaussée. A 23H30, il peut enfin savourer sa choucroute cependant que son équipier agrémente la soirée de quelques sonorités gutturales.

28 juillet,

Concarneau - Concarneau plus loin.

L'état de l'équipier nécessite une journée de convalescence, mais s'améliore néanmoins de façon assez nette. Le capitaine précède à la réparation du safran et à l'acquisition d'une carte. La journée poursuit son cours de douche en courses et de sieste en pot. Vers 18h, nous appareillons comme des princes. Le capitaine tiens la barre, le moussaillon entonne « les bourgeois ». Nous mouillons dans une baie attenante. Le moral des troupes s'améliore avec l'écoute de quelques émissions radiophoniques (radio pousse la gâchette).

29 juillet,

Concarneau – Ile de Groix.

Le temps est maussade et le vent de force 3 au départ atteindra 5 beaufort à l'arrivée. Une petite bruine décide d'accompagner nos pérégrinations et pour changer, quelques vagues prennent soin de nous rafraîchir la gueule. A l'exception des entrées et des sorties, Le moussaillon tient la barre du début jusqu'à la fin. Nous sommes accueillis à Groix par des jeunes zodiacs zélés qui nous indiquent le chemin pour se mettre à couple d'une vieille barcasse bleue (on n'était pas à côté des poubelles) sans taquets. Autour de nous tout est gris et le moral est au plus bas. Petit pot au bar du port. Nymphé, espoir : néant. La route de l'amitié une fois de plus ne nous permet pas de rester sur l'île plus d'une nuit ; nous décidons donc après avoir pris connaissance des tarifs portuaires (13 euros sur bouée et 14 euros sur ponton de trouver une place au ponton. Nous entreprenons la visite de l'île et découvrons son bourg et sa charmante nationale. Nous nous égayons de quelques coups de pied dans une bouteille de Banga qui orne le bas côté. La bruine persiste et rappelle cette écossaise si chère au cœur du capitaine. Un charmant voisin de ponton nous éclaire sur les mystères des canaux de la Vilaine et de la Rance. Moites, sous le crépitement lancinant de la pluie, c'est le cœur lourd que nous partons quérir le sommeil.

30 juillet,

Ile de Groix – Carnac.

Quittons l'île (ah, Groix ! Son port, sa nationale, son bourg et sa superette !). Les résidus du temps triste de la veille nous accompagne au départ, mais le ciel se déchire peu à peu. Le vent souffle un petit 5 (un ris et le petit foc). Nous mettons les voiles en ciseaux pour la première fois depuis le départ. La mer reste plutôt formée au passage de la Teignouse, mais avec le vent arrière, nous parvenons à maintenir les fessiers au sec. A l'arrivée en baie de Quiberon après une passe entre les roches, il nous faut border la toile et découvrir le petit clapot court de la baie de Quiberon qui vient offrir à notre postérieur une petite note fraîche et iodée. Antoine exulte devant l'eau qui glisse doucement du pont au cockpit. Sa joie quand le liquide infiltre le pourtour de ses rondeurs est d'abord cachée derrière des yeux ronds fatalistes et un imperceptible resserrement des lèvres ; puis elle ne tient plus et le moussaillon explore avec fougue et véhémence l'exotisme la langue française. Nous mouillons à 14h15 sous un soleil radieux devant la grande plage de Carnac. Collation réglementaire avec le repos du marin : saucisson et rhum.

Nous partons ensuite en excursion avec notre fidèle annexe et ses deux demi-rames Sur ces engins de plages, les enfants jouent tandis que papa tient la ficelle ; ils s'en servent de boudin flottant pour se reposer, pour faire bronzette, il font quelques balbutiements d'aviron, ils traînent les copains... bref, presque tous auront un souvenir ému de leur jeunesse quand à leur tour ils offriront à leur progéniture le jouet éphémère, bleu et jaune, de leur tendres années. Mais nous, nous ne jouons pas, nous sommes vêtus de vieilles fringues déchirées et rêches, de gros manteaux délavés, des poubelles remplies à craquer et deux sacs, comme si nous sortions d'une expédition aux Hébrides, et où sommes nous? Pardi ! Devant la plage de Carnac, bien sûr, en plein cagnard, avec tout le monde bronzé, en maillot de bain sexy etc...C'est donc peu dire que nous avons l'air très cons à pagayer suivant un trajet parfaitement aléatoire avec deux moignons en plastoc sur ce genre d'amuse-couillon-du-dimanche. Mais nous bien entendu, on vit des choses vraies, des émotions fortes, des frissons... de froids, de peur ; et puis la saine fatigue de l'humidité dans les couchettes, des heures de barre dans la piaule ; la douche

hebdomadaire, les boites et j'en passe... Eux, c'est vous dire s'ils n'ont rien compris à la vie, ils se baignent, font la grasse matinée, bouffent des glaces voient des tas de copains écoutent des concerts, font des barbecues et draguent les filles souvent avec succès. Les pauvres ne savent pas ce qu'ils ratent.

L'annexe amarrée, nous partons en quête de la nymphe Pichancourt (espoir néant depuis le début). Par un ingénieux stratagème, nous surprenons la demoiselle en plein travail alors que le clocher s'écroule sans atteindre le notaire qui survit miraculeusement. La demoiselle fond sur place perturbée en pleine visite par nos teints halés et nos corps d'éphèbes. Cette dernière nous offre une collation et nous installe dans le petit nid douillet qu'elle partage avec Christelle, une nymphe volumineuse dont les velléités sexuelles inavouées bouillonnent sous un masque de pudeur judéo-chrétienne. Et aussi un masque acnéique et capillaire. Retournons au bateau chercher les différentes commodités d'une vie provisoirement devenue terrestre. Croisons quatre nymphes dont une éplorée (de sa dernière aventure estivale ?) espoir : néant. Un petit restaurant nous est généreusement offert par la demoiselle Pichancourt. Le capitaine et son équipage partagent un modeste clic-clac de l'aire post-soviétique.

31 juillet,

Nous petit déjeunons tous ensemble après une nuit marquée par un partage de couverture pour le moins douloureux. Larvons à de molles occupations après une douche bienfaitrice puis déjeunons sur les 13h dans une convivialité agrémentée de rigolades subtiles et éthérées ; nous nous sommes émargés de la civilisation trop longtemps pour que l'adaptation aux vertus de la bienséance soit instantanée. Nous partons ensuite pour la playa étaler nos corps sculptés et néanmoins fraîchement déssalés parmi les chairs inertes de la plèbe carnacoiso-parisienne. X nymphes, X espoirs néant. Le capitaine rejoint à la nage notre vaisseau de fortune pour écoper. Un demi seau ! L'Aventure n'a jamais fui aussi peu ! Nous regagnons la maisonnée pour les pâtes aux lardons de l'amitié

*accompagnées par la douce musique d'une diva locale dont le nom, à l'image de la voix, aurait tout aussi bien pu être Janine Flécharde (inclus le titre poignant : « ton âme est un lac d'amour ») La nymphe Pichancourt insiste pour dormir avec le capitaine... ?!? Espoir ... Oui...Non... NEANT !!!
(L'équipier n'insiste pas pour dormir avec Christelle)*

01 août,

Carnac – Ile de Houat

Après deux sandwiches au petit déjeuner puis de déchirants adieux, Le moussaillon et son fidèle compagnon le capitaine retrouvent les affres de la dure vie de marin. Très bonne étape vent portant et arrière – train au sec pour la première fois depuis notre arrivée à bréhat. L'île a beaucoup de charme avec sa simplicité, ses formes pures et ses couleurs quand le soleil descend. Un peu en hauteur, nous pouvons voir des plages claires et calmes ; à cette heure, pas d'affluence, pas d'agitation, presque personne. Nous rencontrons tout de même deux nymphes en quête de campement. Intimidés comme des petits adolescents pré pubères, nous ne leur prêtons pas assistance. Espoir donc néant, mais nous commençons à nous familiariser avec cette sensation comme si elle faisait partie d'un mode de vie.

Un peu plus tard, debout sur la petite corniche qui surplombe la baie à l'est du port, entre chien et loup, nous regardons le bateau. Quatre planches de contreplaqué, 5,50m de long, 550 kilos, légère. L'intérieur ne doit pas excéder trois mètres cubes, on y tient pas assis, il faut se recroqueviller, se plier, mais tout tient, tout ce dont nous avons besoin est dans cet espace minuscule. Les jours de navigation, il nous faut vider deux seaux, d'abord avec l'écope, puis à l'éponge ; une fois le soir, une fois le matin au réveil, pour pouvoir entamer le petit déjeuner. On peut ensuite sortir des sacs de couchage et mettre les vêtements trempés de la veille, raidis par le sel ; un petit quart d'heure désagréable et on se sent vite à l'aise dans l'action. Ce n'est pas une vie dure ; c'est un petit prix à payer pour se sentir libre, se débarrasser de tout ce qui est vain ou superflu et apprécier ce qui est simple. Après une journée de mer dans ces conditions, une boîte de cassoulet tiède n'aura pas le même goût, et

un nouveau paysage ne vous marquera pas de la même manière, où alors faut vraiment être très con. Vu d'en haut, c'est un tout petit bateau, dérisoire devant les autres yachts au mouillage, c'est sans doute pour ça que la Bretagne nous paraît si grande. Derrière lui, la nuit ceinture le champ visuel, et très loin derrière la nuit, il y a Pors Guyon. Si on considère la Bretagne comme une planète, nous sommes arrivés aux antipodes de la maison, au bout du voyage. L'instant est solennel.

Nous regagnons le bord pour trouver le repos bercés sous les ondulations de la houle sud sud-ouest. Lesdites ondulations nous exhortent tout de même en cour de nuit à trouver un endroit qui fasse moins travailler les abdominaux.

2 août,

Houat – Arzal

Nous appareillons dans la matinée avec l'intention d'embouquer la vilaine. Le vent d'ouest faible à modéré nous nous permet d'étrenner le spi. Avec un mauvais tangon aux ferrures inadaptées, qui plus est dépourvu de hale haut et de hale bas la manipulation est quelque peu laborieuse. Mais la voile finit par se gonfler et nous glissons sur une petite houle, sous le soleil, et le cul bien au sec. Nous croisons une vedette à moteur. A son bord, un Jacky et sept bonasses sculptées. Espoir néant, ça va sans dire. Nous palabrons sur l'ingratitude et la superficialité souvent vénale de la gent féminine qui ne sait reconnaître les vraies qualités d'un homme, à savoir les nôtres. Un trop plein testiculaire vient, il est vrai, renforcer notre légitime amertume. L'eau, entre le bleu sombre et le vert émeraude devient peu à peu marron à mesure que nous approchons de l'embouchure de la vilaine, et La côte commence à épouser de ses rebords ferrugineux les couleurs de l'eau saumâtre. A l'embouchure, plusieurs voiliers se tirent la bourre dans ce petit temps notre bateau beaucoup plus petit mais aussi plus léger, les dépasse rapidement. Et toc ! Nous arrivons devant le barrage d'Arzal. Ce dernier indique la fin de la mer et le début de la route vers le nord. C'est le retour au pays qui commence après l'écluse. Nous franchissons le sas. Après une arrivée

discrète à 21 heures au ponton, nous nous mettons en quête d'une improbable station essence. Après de longues pérégrinations sur bordure de 4 voies Nous nous apercevons que le port d'Arzal en possède une magnifique qui rappelle l'âge d'or du crack pétrolier des années 80. cette dernière ne dispose pas de sans plomb 95. Le capitaine et son équipage auront plus tard la joie de se voir annoncer les futures épousailles de la nymphe Sophie : un amour de jeunesse (espoir : néant, s'il en fut) Un voisin de ponton nous informe sur le montant des cotisations portuaires et nous invite à faire sonner le réveil aux aurores.

3 Août,

Arzal – La cambrousse reculée du pays de Messac-Guipry.

Nous appareillons des les premières lueurs du jour sur les canaux bucolico-champêtres. Il n'y a pas un souffle d'air la rivière est lisse comme du formica neuf. Avec le lever du soleil, elle rappelle au gré des reflets ça et là, l'or, ou l'huile de vidange. La campagne montre des plaines et des bois aux formes légèrement arrondies de pentes discrètes. Les couleurs entre le vert, le jaune paille et l'ocre dans ces dédales de rivière et de petits îlots nous rendent un spectacle nouveau, plus doux, plus serein. Le jour progresse. Une chaleur étouffante nous contraint à l'étouffement et nous fait opter pour la tenue de marin réduite à sa plus simple expression : Le calfouette. Nous arrivons à Redon et procédons avec cette souplesse et cette facilité qui sont les nôtres au démâtage du vaisseau qui a décidé depuis peu de s'appeler l'AVENTUR sous le regard de Michel et Josiane en villégiature dans les murs de la cité redonesque. Au cour de cette manœuvre rondement menée, le sabot de pied de mat, fruit d'une longue réflexion et d'un dur labeur avant le départ, se disloque en deux morceaux. Ensuite, nous cherchons puis trouvons un salvateur débit de pétrole liquéfié et une station de tabac. La chose faite en même temps qu'une succincte visite de la ville. Nous posons nos fesses avec la satisfaction du devoir accompli dans une auberge restaurant marqué sous le signe de la patate et de ses milles variantes campagnardes. Repus, nous regagnons notre frêle mais néanmoins vaillant esquif pour continuer

notre périple. Nous glissons en douceur sous le ronronnement du moteur le long de la rivière qui s'est considérablement resserrée. Quelques pêcheurs apparaissent parfois au détour d'un méandre. Plus rarement, nous croisons un petit bateau à moteur. Un couple redresse parfois la tête, dérangé en plein coït champêtre. Le reste du temps nous sommes seuls et nous pouvons donner à voix haute libre cours à nos pensées. Le résultat semble favoriser un registre de langue épuré, très éloigné de la retenue pudique de nos sociétés civilisées, quand ce dernier ne se réduit pas à quelques grognements bestiaux. On peut dire en quelques mots que nous sommes heureux. Les berges se vallonnent de plus en plus jusqu'à devenir de véritables falaises jusqu'à une écluse à quelques encablures de Messac-Guipry qu' à 21 heures, nous trouvons bien évidemment fermée. Nous rebroussons chemins pour nous amarrer en pleine nature contre... une improbable barge à béton qui nous offre son appui salutaire mais disgracieux pour une nuit calme en compagnie des moustiques, gerris, et autres petites bestioles friandes d'humidité. Nous nous endormons dans la quiétude du labeur accompli et l'inquiétude du labeur à venir.

4 août,

La cambrousse reculée de Messac-Guipry – Rennes.

Les vivres manquent pour le petit déjeuner et il faut se contenter d'une boîte de sardine pour se remplir les entrailles. Le moussaillon préfère rester à jeun en attendant un improbable ravitaillement car nous n'avons pas la moindre idée de notre position géographique. Nous franchissons la première écluse et peu après nous trouvons le havre de Messac-Guipry. Après quelque errance entre une nationale et un paysage bucolique de tôle ondulée, nous faisons face au Super U local. De retour nous petit déjeunons et posons nos fesses dans le café du port (port ?). Une jolie nymphe nous apporte les boissons (espoir : néant). Nous poursuivons notre route vers Rennes et sommes accueillis à l'arrivée de la mégapole qui nous vit naître en son sein lacté plus de deux décennies auparavant par un jeune capillo-rasé en pleine activité intraveineuse et à l'avenir improbable. De son balcon, la nymphe Sophie nous regarde nous déhaler

à la godille au milieu des immeubles gris et des voitures. Coincés entre deux écluses en plein centre-ville, nous arrimons l'Aventur devant la discothèque Le Charleston.

Rennes, nous y vivons toute l'année, nous y avons nos repères, nos amis, nos histoires. Pas une rue ne nous est étrangère, pas un café du centre, pas un magasin. Les parents du capitaine vivent à deux cent mètres d'ici, et pourtant, il nous semble que nous sommes des étrangers. Sophie monte à bord quelques minutes avant de nous accueillir dans le confort de son appartement. Elle nous offre gracieusement le service de sa douche. Le capitaine y pénètre le premier. Il en ressort requinqué. Le moussaillon le suit. Il réapparaît l'œil comme engourdi. L'endomorphine abonde dans ses veines. Nous partageons une collation en compagnie du futur époux. La perspective de trinquer avec un ex de sa fiancée ne devait pas être la plus caressante alors qu'il franchissait la porte du logis conjugal après une dure journée de travail, nous en conviendrons. L'ambiance rappelle les folles soirées des pompes funèbres. Avant de nous coucher, nous nous posons sur la terrasse du « Zinc » : Le bar branchouille des rennais qui vont en boîte. L'établissement est une mise en humeur avant la piste de danse. A côté de nous, quelques groupuscules suivent ce rituel. Les hommes arborent des chemises cintrées et des pics de cheveux aux pointes jaunes. Des filles s'émoustillent, étincelantes de ce maquillage âprement préparé. Les célibataires sont parés pour la nuit. On fait le beau, la belle, on rie, ou plus alors on discute tranquillement. Depuis terrasse nous parviennent les résidus sourds de musique électronique. Sur la place Saint Michel, on peut voir le grouillement des noctambules, des étudiants de tous bords, des poivrots, des punks, des gothiques (plus rares), des scouts, des jeunes travailleurs dynamiques en sortie... Que faisons nous ici ? Nous sommes fatigués, presque étourdis. Nous sommes loin. A l'intérieur même de notre ville, la croisière nous a ceinturé de murs invisibles. La périphérie de notre table, comme celle de la cavale, trace les parois d'un aquarium. Derrière la prison de verre les poissons ouvrent parfois leurs yeux globuleux sur l'extérieur. Ils peuvent voir, être vus, mais à l'intérieur du salon, leur univers est ailleurs. Ils ne respirent pas la même

substance. Dans ce monde clos, ils ont leurs plantes aquatiques, leurs fonds sableux, leurs petites pierres et leurs algues ; autant de dédales d'où ils apparaissent ou s'effacent. Ils font le tour du bocal. De temps à autres, leurs regards abscond se croisent, ils boivent une gorgée de bière, gonflent les joues, déglutissent, puis observent à nouveau le salon, Ils ne peuvent comprendre les mouvements des gens qui se meuvent vite dans un milieu sans résistance, mais restent cloués au sol par des lois étranges. Chez eux, toute velléité de monter engendre une descente sévère et brutale. Dans l'aquarium, le rêve d'Icare n'a pas de sens. Ici, pas de haut ni de bas, juste un axe vertical ; nous sommes en apesanteur.

Nous rentrons nous coucher.

5 août,

Rennes – Saint Grégoire.

Départ tôt le matin. Le moussaillon souffre d'une légère douleur de nature crânienne. Après un coup de fil, ce dernier est appelé à prêter main forte à sa famille aux abois : Un déménagement requiert ses services. Après des adieux déchirants mais simples, le capitaine esseulé, privé de son équipage dans les eaux du bassin rennais, décide de ne pas poursuivre l'odyssée, et va se rafraîchir dans un café. Il rencontre avec plaisir un ami de lycée à qui il peut conter ses aventures. Ce dernier lui paie un coup. Plus tard, alors que la chaleur est à son comble, le solitaire malgré lui se met en chemin vers une improbable Courtepaille. La nymphe Delphine y est serveuse. Une histoire vieille de plus d'un an mais le capitaine malgré lui caresse encore quelques espoirs. Des kilomètres et un litre de sueur plus tard, il faut se rendre à l'évidence : Je me suis trompé de Courtepaille. La sienne est à Cesson Sévigné, complètement à l'opposé. Echec. Je regagne le centre ville et partage en compagnie de Sophie une petite collation aqueuse. Cette dernière prête une oreille attentive aux jérémiades d'un marin en détresse. En soirée, je rejoins Florian et Emma à Betton. Je suis fatigué et peine à faire bonne figure. De retour, allongé sur la couchette tribord de l'Aventur, je peux enfin fermer les yeux... Et les rouvrir à deux heures du matin quand je sens le bateau osciller. J'ouvre le

capot. Un jeune rasé et sa compagnie houblonneuse teste le confort du cockpit. Je lui demande si tout va bien, s'il est heureux ou il est, puis l'invite chaudement à quitter les lieux pour retrouver ses petits camarades. Le jeune homme apprécie le conseil et s'exécute. Plus tard j'entends des voix, des railleries. Le courageux a ramené ses copains. On cherche à me narguer, on me menace. La barre dans les mains, je me tiens prêt, même si, pour la première fois, j'ai peur. Personne ne semble monter à bord, le bateau reste droit, impassible. Une voiture démarre. Silence. Je peux dormir.

6 août,

Saint Grégoire – Hédé.

Le lendemain, je découvre que c'est en souvenir de notre conversation que le jeune à emporté un pare battage qui protégeait le bateau du frottement contre la berge. Cet objet ne lui servira jamais. Je ressens une haine indiscible, un dégoût et une misanthropie pesante. Je sais qu'il me faudra des mois pour oublier le geste gratuit de ceux à qui on ne fait aucun mal et qui ne mesurent jamais leur nuisance. J'allume le moteur. La journée est morose. Les écluses se succèdent. Je suis maussade. De temps à autre, je crie mon dégoût tout seul, je hurle devant les arbres et les champs, et une fois calmé, je replonge dans un mutisme sombre. Je peine à sourire devant les personnes qui m'ouvrent les portes. Je remarque que sans Antoine et dans cet état d'humeur, je n'attire aucune sympathie. Qu'à cela ne tienne, eux non plus ne sont pas avenants, et ne cherchent pas à l'être.

Quelques heures plus tard malgré tout, Une jeune éclusière m'attend les bras croisés contre la passerelle. Comme le veut le métier, la précédente l'avait prévenue de mon passage. Elle me regarde venir. J'arrime le bateau tandis que mes yeux analysent furtivement son corps, son allure et son visage. Je ressens quelque chose d'éminemment sexuel en elle, une démarche animale et un regard vicieux, presque froid, qui paraît exprimer le désir égoïste de jouir sans pudeur. La demoiselle au profond décolleté me sourit en tournant les premières manivelles. J'exulte. Tandis que le

bassin se vide, la demoiselle se penche et me dévoile une large poitrine souple et ferme. Acte volontaire ? Je mate, elle le sait et en profite. J'aimerais la voir nue, plonger mes doigts dans ses parties humides, et la prendre derrière la haie. Son rictus persiste. Par moment elle soutient mon regard avec franchise, ses yeux insistent avec malice et désir. Je vibre, incrédule. J'ai l'impression qu'elle va me lancer un appel d'un instant à l'autre ; Il y a un espoir. Elle tourne la tête en direction de la propriété. Sa mère arrive et anéantit toute possibilité d'une noble étreinte au soleil. Toutes deux s'activent avec professionnalisme. Je passe, me retourne, son regard est toujours là qui séloigne. Tant pis.

La journée se poursuit tranquillement jusqu'à la première écluse de Hédé. J'amarre le bateau contre un arbre en pleine nature. Au couché du soleil j'observe le ballet des gerris. Ses petits insectes que l'on appelle aussi les patineurs ou encore les araignées d'eau se servent des extrémités de leurs pattes comme flotteurs et glissent en saccades irrégulières. De temps en temps un mâle saute à la verticale puis atterrit sur une femelle. La choisit-il, ou tombe-t-il dessus au hasard de son vol ? En tout cas, pas de cour, pas d'approche en douceur. Un bond suffit. Il lève légèrement ses pattes pour libérer les déplacements de son amante. Le coït se poursuit ; Elle se ballade, il dépose la semence. Pas d'orgasme apparent, pas de conflit. Juste un air d'indifférence face au déterminisme de l'instinct. Je pense à Delphine que je n'ai pas vu, à Antoine qui n'est plus là. Tout est beau ; je suis seul.

7 août,

Hédé – Dinan.

Les 11 écluses de Hédé s'étendent sur deux kilomètres. La progression est donc laborieuse mais agréable. Il en faut traverser quinze autres pour rallier Dinan. A mesure que j'approche, le paysage se vallonne et des gorges apparaissent peu à peu. Le spectacle est saisissant. Le port de la cité médiévale m'invite à passer la nuit. Je découvre la beauté des ruelles pavées qui serpentent, des colombages, de cet enchevêtrement de poutres qui soutiennent les bâtisses. Rien ne vient enlaidir ce tableau

homogène, petit mais sans taches. Le paradis des amoureux le temps d'un week-end. Je suis bien. Il me manque tout de même un bon copain. Un Antoine Blot, sans qui je ne suis plus qu'un stylo sans papier. Je l'attends le pied ferme, avec impatience. Le tour de Bretagne n'existe pas vraiment sans lui. C'est le projet de deux célibataires frustrés, en mal de tendresse, de sentiments et de sexe. Plus qu'un projet, c'était un rêve. Combien de semaines avons-nous passé à imaginer, à spéculer, à préparer, cette aventure ? Elle est née parce que deux amis se sont retrouvés tristes ensemble, parce qu'ils avaient à nouveau du temps, et qu'il fallait bien faire aller. Nous nous disons qu'un jour, nous aurons tous une compagne, oui tous, tous les vieux copains. C'est une sorte de promesse tacite qui nous viens du lycée. Elle rôdait autour de nos yeux embués de bière aromatisée au whisky, lorsque nous sortions le vendredi soir dans ce bar de losers : le Café des Beaux-arts. A cette époque nous étions la bande des joyeux puceaux et on respectait le canon de toute bande de joyeux puceaux digne de ce nom : il y avait le sage, le torturé, le branleur, le comique, et le boulet fidèle. Le rendez-vous était sacré. On déconnait, on rigolait avec le génie de ceux qui ont toujours eu les bourses remplies. Vinrent ensuite les premiers ébats sexuels. La première éjaculation précoce, le premier orgasme féminin. Chacun à notre tour, nous avons rencontré les espoirs et les échecs, et nous les avons partagés. On rêvait de réussir ensemble cet objectif ultime. Mon frère m'avait juré que le jour où chacun aurait trouvé l'âme sœur, on se réunirait, on boufferait du homard en buvant du chablis premier cru et se serait « La tournée des grands ducs ». Ce jour là, je l'attends encore, mais je sais qu'il viendra. Nous serons heureux, repus de câlins et d'attentions féminines, mais il sera trop tard. Je nous vois, une soirée chez l'un, une soirée chez l'autre, un café ici et là, Un jour de l'an... Et puis les enfants, les parrains. Enfin, viennent les barbecues épisodiques, les rares soirées bénies. Les « comment va ta moitié ?...et les enfants ?...le travail ? ». Vient le coup fatal : « Tu te souviens ?... » Les grands ducs et leurs duchesses retournent chacun à leurs terres. Ils ont quitté le jardin d'Eden pour un autre paradis : celui de se marier, de trouver un travail, de faire

des enfants... ils ont réussi, la porte se ferme.

Aujourd'hui, le Café des beaux arts n'existe plus. L'établissement a changé de propriétaire et s'appelle désormais l'Eléphant. Le brave Pierrot à du prendre sa retraite. Reviens, Antoine !

8 août,

Dinan – Dinan plus loin.

Une journée de douche, d'errance et de flânerie. Il ne se passe rien de particulier ce jour là : j'attends mon fidèle blot. Pour se soir et je m'occupe de quelques menus préparatifs. J'essaie de recharger la batterie de mon portable dans un café. Devant ma requête, le serveur me regarde d'un air soupçonneux, me fait subir l'interrogatoire de rigueur, et accepte de mauvaise grâce. Je sirote un cidre sur sa terrasse. Il me lance un regard de temps à autre. Toujours là, lui... Pas fini sa conso ? Je ne m'éternise pas. Le gorille peut respirer. De retour au ponton un voisin m'offre un vieux clou en galva. J'enfonce le machin dans le sabot de pied de mât, ça tiendra bien pour ce qu'il nous reste à parcourir. Du moins, je le souhaite. Je m'assois entre le pont et le quai ; je fume une ou deux cigarettes. J'attends en regardant les voitures passer. Je cherche les monospaces du regard. Un s'arrête. Antoine descend. Il est là ! LE BLOT (que certains ignorants osent encore appeler Antoine). Le grand, svelte et hardi moussaillon (qui a du, il est vrai, égayer notre odyssée de ses quelques incertitudes, baisses de tension, somnolences, maux de têtes, nausées, déjections gastriques, fièvres... Le voilà, pour vous mesdames. Après la virile accolade, Nous érigeons de nouveau notre mât de fortune. Tiens !... le bas hauban bâbord est gendarmé ! Un des torons en inox fait saillie tel un épi dans les cheveux. L'espar tiendra-t-il ? Qui sera, sera... Une collation s'impose. au soleil couchant, sous les voix éraillées de chanteurs marins endimanchés du groupe « les cap-horniers » ou peut-être « tonnerre de Brest », « lof pour lof », « Le grand noroît », ou encore « la grosse vague dans la gueule qui mouille très beaucoup », nous trouvons un pub. Viennent les pintes et avec elles, l'émotion impudique des retrouvailles. Les mots exultent, abondent, coulent à flots. On maudit les

femmes et le célibat, on bénit nos amours passées, on médite de nos conquêtes et fait l'apologie de l'amitié, de l'aventure, on refait le monde grosso modo, et quelques litres plus tard, nous sortons en titubant, bras dessus bras dessous, parfaitement heureux de déclamer aux rues désertes le résumé succin de nos réflexions opiniâtres. Quelques jurons suffisent amplement. Nous rejoignons le bord pour nous poser à quelques encablures des commodités payantes. Dans nos sacs de couchages, nous avons presque oublié qu'il faisait humide, que les couchettes cercueil étaient trop étroites pour plier les jambes ou reposer ses épaules, que nos chaussures côtoyaient nos naseaux...mais le sommeil est plus fort.

9 août,

Dinan – Saint Cast.

Larguons les amarres dans la matinée et faisons d'abord une brève halte dans le port du lyvet pour un petit coucou à des amis respectifs. Nous passons l'avant dernière écluse. Le brave moteur nous déhale gentiment sous le soleil. Plus une feuille ne bouge. Notre allié a traversé près de Cinquante écluses depuis Arzal. Il n'en reste maintenant plus qu'une : le grand barrage de la rance. L'engin ronronne paisiblement, puis s'endort. Hop ! Débrouillez vous sans moi les enfants. Le bateau garde son élan quelques mètres, puis s'arrête. Un instant d'incompréhension. On vérifie le niveau d'essence, d'huile, on regarde à tout hasard les bougies, enfin, les pièces que nous connaissons de nom. On tente de redémarrer avec acharnement, rien n'y fait, la bête s'obstine. Les écluses vont se refermer et il sera trop tard. Bon, on sort l'aviron et on commence à godiller. L'humeur du capitaine se teinte d'une légère aigreur à l'égard du destin. Ce dernier vocifère. Les autres bateaux ne veulent pas manquer l'écluse, personne ne vient nous porter secours. Les portes se ferment et ne se rouvriront que dans une heure. Approche alors un large trimaran aux formes peu communes. A la barre, à l'image de sa monture, un spécimen rare. Un modèle hybride, à mi-chemin entre Jim Morrison grand-père et Mahatma Gandhi nous tire avec le fruit flottant de dix années de labeur, de célibat et de négligences dentaires. La bête vient d'être achevée, et se prépare à parcourir les océans du monde. Nous sommes amarrés sur son

flotteur bâbord, et ce n'est pas sans inquiétudes que nous voyons se rapprocher le sas. Avec sa largeur et son poids, si son vaisseau cogne contre son flanc bâbord, nous ferons office de tampon. La perspective est quelque peu stressante. Pour nous éviter ce désagrément, le vieux loup de mer racle son navire sur tribord. Nous sommes mal à l'aise. Une grosse vedette vient derrière nous, avec, sur la plage avant, en bikini, une nymphe parade. Nous sommes stupéfaits par sa beauté. Même si nos corps rappellent l'art sculptural de l'antiquité grecque, La situation nuit à notre charisme naturel. Dans l'écluse, Au milieu d'une foule de bateaux, nous procédons avec excellence, au démontage du carburateur sous les yeux ébahis de la demoiselle. Le spectacle est certes spectaculaire, mais parfaitement inutile. Espoir : néant.

Notre sauveur nous tire jusqu'au mouillage de la tour Solidor. Nous nous mettons en quête des deux dernières cartes marines à la localisation improbable. Nous rencontrons en chemin La nymphe Clotilde. Espoir : néant. De retour au bateau, un miracle voit le moteur se rallumer comme par magie. Nous demeurons dans l'incompréhension. Ce dernier s'éteindra quelques secondes plus tard. Comment cacher notre bonne humeur ? A quelques encablures de Saint Malo, Nous procédons à une ultime réparation. Il faut trouver le gicleur et voir si ce dernier n'est pas bouché. Une pièce tombe à l'eau. Le capitaine la contemple, songeur, dessiner de jolies volutes dans son inexorable course vers le fond, tandis que le brave aviron nous tends à nouveau son manche. La joie est à son comble, nous la clamons avec fougue et véhémence. Quelques heures de godille apaisent l'équipage. Nous jetons l'ancre la nuit tombée, et en bretons, nous devinons Saint Cast qui dort tout au fond du brouillard. Repos du marin, petite boîte, et gros dodo.

10 Août,

Saint Cast – Pors Even.

Nous procédons au lever à l'écopage quotidien des fonds du bateau. Il ne reste plus rien pour le petit déjeuner. Une conserve de pâté ne demande qu'à offrir ses bons services. Antoine décline la proposition. Avant de

mettre le nez dehors, nous revêtons nos haillons que le sel, la sueur, l'eau... a fini par agrémenter d'une petite couche duveteuse (la soie du marin). La journée peut commencer. Un coup d'œil sur l'extérieur nous permet d'identifier un vent de secteur ouest, sud-ouest (= dans la gueule) très modéré ainsi qu'une petite brume matinale. Nous appareillons pour une direction indéfinie et commençons par un long bord au large. Le moussaillon regarde le hauban tribord et le trouve bien mou. Le capitaine le rassure et lui explique que tout est normal, que le gréement est fragilisé par le gendarme, qu'il ne fallait donc pas trop tendre les haubans, et que quand le bateau « travaille », le hauban sous le vent flotte toujours un peu. Un peu beaucoup, en l'occurrence. Le capitaine, jette un œil, et constate que ledit hauban fait des infidélités avec la barre de flèche. En d'autres termes, si nous virons de bord, nous démâtons, ce qui, en l'absence de moteur, nous ferait subir une sévère déconvenue. Pour résumer la situation, nous faisons route soit vers l'Angleterre, soit en direction de Cherbourg. Bigre, voilà qui est fâcheux. La seule réparation possible consiste à dévisser le ridoir qui soutient le câble, et tenter en le faisant onduler de le coincer à nouveau dans l'encoche de la barre de flèche. C'est un peu comme s'il fallait récupérer un ballon coincé sur la cime d'un arbre en jetant des cailloux. L'opération est improbable. Nous réussissons malgré tout à donner au frêle esquif, l'apparence d'un voilier normal. Ouf ! La route peut continuer. Antoine, gaillard moussaillon de l'Aventur tiens la barre. Le vent forçit dans l'après midi. Nous changeons de foc et arisons la grand-voile. A vue d'œil, nous nous localisons précisément dans le brouillard jusqu'à ce que des roches apparaissent. Celle de Saint Quay Portrieux. Le moussaillon, pris de fatigue laisse la barre au capitaine. Il somnole au fond du cockpit. Nous passons Bréhec, la pointe de Minard, celle de Bilfot, puis entre les roches du Goëlo. Ca y est ! Nous sommes dans le jardin. Le vent tombe, la brume se dissipe, le soleil se couche, nous sommes de retour au pays ! Mi godille, mi voile, nous atteignons pors Even avec le courant. Treize heures de mer. Nous sommes harassés. L'équipier n'a pas la force de manger ; il se couche à peine l'ancre plantée. Le capitaine n'a pas le courage de mettre les béquilles.

Avec la sonde, il devine que le bateau s'échouera en douceur pour un temps très court. A l'intérieur, il bâffre une insipide blanquette de dinde signée William Saurin et se couche. Avant de s'endormir, il passe en revue toutes les avatars subis jusque là. Le bateau qui fuit, l'aviron cassé, La bouteille de rhum vidée, le gonfleur volé, le safran qui se démonte, Le sabot de pied de mât qui se disloque, la défense volée, un hauban qui se gendarme, un autre qui quitte sa barre de flèche, le moteur qui tombe en panne, les ridoirs qui se dégoupillent. Et puis les avaries qu'il à fallu in extremis réparer avant le départ : Le mat plié, les béquilles, Le sabot (encore lui), Le balcon arrière, Le tableau arrière, les barres de flèche... Il dessine dans son esprit la route qu'il reste à parcourir. Quelques milles à peine, un chemin familier. Mais le bateau est vieux, sans moteur et son haubanage est fragile. La région est dardée de mauvaises roches et les courants y sont forts. Il se demande si cette histoire peut avoir une fin heureuse, ou si le ciel inventera un problème cette fois-ci insurmontable, alors que l'achèvement est au creux de la main. Il se demande plus simplement si cette histoire doit avoir une fin. Dans notre épuisement, nous souhaitons fermer la boucle et retrouver les nôtres en vainqueurs. Et après ? Les douches, le petit déjeuner au sec, les vêtements propres, les couvertures chaudes et de l'espace pour étaler ses bras. L'émerveillement du confort, nous rêvons depuis les premiers jours de pouvoir à nouveau y goûter. Quand il pleut, et que nos vêtements collent, nous en ressentons le souvenir comme d'une caresse lointaine. Elle nous fait l'effet d'un premier baiser. Le premier contact entre les deux lèvres, la légère pression sur ce muscle souple, l'odeur des cheveux qu'on découvre, ce corps étranger que l'on peut étreindre, et surtout l'aveu du consentement, l'abandon. Est-ce possible ? C'est pour moi tout ça ? Y ais-je droit ? ... Tout cela ne dure que quelques jours, ou quelques heures. On trouve vite le bain un peu tiède. On découvre une haleine étrangère qui devient difficile à accepter. On voudrait s'endormir mais l'eau refroidit encore et la baignoire est trop dure pour la pauvre tête. Vient une légère fatigue musculaire dans les bras enlacés. Dois-je continuer à serrer ? On masse pendant qu'on réfléchit. Les hanches ? Les épaules ? Les fesses ? Non,

trop tôt. Le cou ? Oui, c'est bien ça, le cou, ça fait passionné, épris. Et puis, il faut décider d'une fin, avant de se sentir idiot. On attend un signe on cherche une phrase à susurrer. Non, un bisous sous les oreilles fera la meilleure transition. Les lèvres se décollent, on souffle, c'est fini ! Le soulagement est bref. Plus tard au téléphone, on se manque. On s'appelle sans savoir que bientôt, il faudra penser à une élégante pirouette pour raccrocher avant les silences. Cette nuit doit être la dernière à bord, et nous rêvons d'un bon bain chaud en fermant les yeux. Le capitaine rejoint vite son compagnon dans les bras de Morphée. Sous le clair de lune, pas une vague, pas un bruit, la mer est lisse et se retire lentement ; nous dormons paisiblement. Dans quelques minutes, la quille touchera le fond et le l'Aventur commencera à s'incliner sur son flanc, jusqu'à ce que ce dernier vienne épouser la vase en douceur. Nous serons alors penchés à quarante-cinq degrés, et il nous sera impossible de dormir avant que le bateau ne retrouve son assiette normale. Cette nuit là, la dernière, la providence voulut que la quille se plantât dans son axe et que, le capitaine et le moteur d'un côté, le moussaillon et la vaisselle de l'autre, le bateau se tînt droit, dans un équilibre parfait et fragile. Nous sommes au chaud, blottis au fond de nos sacs, dans notre alcôve isolée au milieu de cette matière molle. Dieu veut nous protéger. Mais goutte après goutte, la vessie du matelot se remplit et appelle. Ce dernier ne tient plus, il se lève, monte sur le cockpit, et choisit mon côté pour se soulager. Inévitablement, le sol se dérobe sous ses pieds, le petit voilier dégringole, et le coupable manque de justesse de finir sa nuit dans la vasière. Le capitaine projeté dans son sommeil contre le flanc tribord a besoin de quelques secondes avant de comprendre. Le vaillant équipier grimpe jusqu'à sa couchette dans les hauteurs de la coque, puis s'y agrippe tant qu'il peut. L'autre, bien calé dans un angle droit, essaie de se soulever pour éviter l'eau qui est venu glisser sous ses fesses. Tiens, il y a quand même beaucoup d'eau. Le bateau a-t-il supporté le choc, ou se remplit-il à mesure que la mer remonte ? Si près de la fin, pour une histoire aussi bête. Non, il se soulève, ouf ! Nous pourrons bientôt chercher le sommeil avant qu'à l'aube, le réveil ne sonne.

11 Août,

Pors Even – Pors guyon.

Fort de la nuit qui s'achève, Antoine pour le moins fatigué prolonge son séjour au fond de la couchette cercueil. L'encre levée, l'Aventure se déhale de la baie de pommelin au lever du soleil. Le vent est faible. En chasse-marée, elle profite du courant pour se laisser porter en douceur le long du Ferlaz, Elle nous transporte calmement vers le chenal du Trieux. Un voile de brume laiteux nous protège des agressions de la côte qui paraît encore lointaine. La mer et le ciel semblent se confondre. Les rochers flottent en apesanteur. Un paysage de légendes et de fées. Dans cet univers magique, nous franchissons tous les trois la paroi du bocal. Du bord, le grand frère regarde le bateau pénétrer lentement la baie de pommelin tandis que le voile cède la place aux rayons du soleil. Antoine s'est levé, il tient la gaffe dans ses mains, je tiens la barre. Tout est prêt. Le vent de bout, l'Aventure rejoint avec lenteur et majesté la bouée du corps-mort. Elle ralentit tandis que les voiles se mettent à flotter, ralentit lorsque le crochet attrape l'anneau, ralentit encore, puis s'immobilise. Nous nous regardons Antoine et moi en silence quelques secondes. Que dire ? C'est fini ?...